

ARMANDO CUTOLO ET RICHARD BANÉGAS

GOUVERNER PAR LA PAROLE : PARLEMENTS DE LA RUE, PRATIQUES ORATOIRES ET SUBJECTIVATION POLITIQUE EN CÔTE D'IVOIRE

La crise en Côte d'Ivoire a vu se multiplier les « agoras » et « parlements » de la rue, devenus les hauts lieux de la mobilisation patriotique. Cet article montre que les orateurs de ces espaces se sont affirmés en tant que sujets moraux et politiques par la prise de parole publique et un travail herméneutique de « dévoilement » de la vérité. Mais il souligne aussi que ce processus de subjectivation s'est opéré dans le cadre d'un dispositif contraignant de professionnalisation de la parole patriotique s'apparentant à une forme de gouvernementalité. Il s'interroge alors sur le devenir de celle-ci dans un contexte de sortie de guerre qui a vu la destruction dudit dispositif.

Ce mardi 19 avril 2011, cela fait une semaine que le régime de Laurent Gbagbo est tombé¹. À Abidjan, dans le quartier du Plateau, les bulldozers sont à l'œuvre. Les murs des maquis s'effondrent, les étals, les bancs et les chaises s'éparpillent, les toits de tôle s'enchevêtrent sous l'avancée des engins de terrassement. Ordre a été donné par le maire de la commune, membre du RHDP², de détruire la « Sorbonne » d'Abidjan. En quelques heures, plus rien ne reste de ce qui fut, pendant des années, le principal lieu de mobilisation de la « galaxie patriotique » et des idéologues de la Refondation gbagbiste. Ce premier acte du nouveau gouvernement Ouattara est lourd de sens : par-delà ses justifications sanitaires et morales, il indique bien que la guerre postélectorale entre les deux camps fut aussi et surtout une bataille pour

1. Cet article se fonde sur des données d'enquêtes menées depuis 2003-2004 par les deux auteurs au sein des « agoras » et « parlements » patriotiques d'Abidjan : outre l'observation (et parfois l'enregistrement) des débats, des dizaines d'entretiens et récits biographiques ont été réalisés avec des membres des deux « Sorbonne » du Plateau, du « Tout puissant congrès » d'Abobo, de l'agora d'Attécoubé, des parlements « Sideci » de Yopougon, « Inch'Allah » de Koumassi, « Lumumba » de Williamsville, etc. Notre gratitude va à Anzan Komenan Yaya, Alain Toh et Souleymane Kouyaté (Université de Cocody) qui ont participé activement à ces enquêtes. Nous remercions également certains orateurs patriotiques qui ont facilité notre insertion dans ce milieu, entre autres Olivier Grossi, le « gouverneur » Zaouli, Stéphane Bion et « Mystic ».

2. Rassemblement des Houphouëtistes pour la Paix, la coalition qui a porté Alassane Ouattara au pouvoir, composée principalement du Rassemblement des Républicains (RDR) et du Parti démocratique de Côte d'Ivoire (PDCI).

le contrôle de la rue et de la parole qui s'y déploie. « La "Sorbonne", pourtant, c'était parti pour être un espace bien », reconnaît *Le Patriote*, organe « officiel » du RDR :

« Convivial et divertissant. Un endroit où l'on supporte mieux le poids de la mi-journée et l'on oublie surtout le chômage, la galère et toutes sortes de difficultés [...]. Plantée en plein cœur du quartier des affaires du Plateau, la Sorbonne est partie d'un espace de causerie entre midi et deux pour devenir une sorte d'agora où les problèmes sociaux qui gangrène la Côte d'Ivoire avaient pions (sic) sur rue. [...] Puis, progressivement Dieu s'est invité en face de l'immeuble Jeceda au point de susciter des débats les plus passionnés les uns que les autres. [...] Au fur et à mesure que la Sorbonne gagnait en notoriété, les politiciens véreux s'y intéressaient. Surtout le Front populaire ivoirien de Laurent Gbagbo [...]. Les premiers débats politiques font long feu pour finalement laisser place à des monologues où Gbagbo et son parti sont magnifiés, défiés à longueur de journée. [...] Les "sorbonnards" qui ont pris le manteau de jeunes patriotes règnent en maîtres au Plateau sur leur espace. Désormais ils élèvent (sic) des impôts, construisent des magasins, contrôlent le commerce et le transport dans leur "bled". Tout ou presque, à la Sorbonne, échappe au pouvoir de la municipalité et de l'administration. [...] La Sorbonne des débats et autres causeries à fait place à la Sorbonne de la piraterie, du banditisme, de l'endoctrinement, de la facilité, de la paresse, des vauriens. Voilà pourquoi les Ivoiriens, dans leur écrasante majorité, ont accueilli la destruction de cet endroit sordide, sale, pouilleux avec satisfaction. Le Plateau peut enfin respirer³ ».

Il n'est pas anodin que cette opération de destruction de la « Sorbonne » ait été effectuée au nom de la salubrité publique, de la lutte contre le banditisme, la piraterie et la prostitution, voire contre la « paresse ». Car la bataille pour la maîtrise de la rue et de la parole publique fut aussi une « guerre morale » où se sont affrontées des conceptions antagoniques de la nation, du « bon citoyen » et du « vrai patriote »⁴. Les structures comme celles de la Sorbonne, tout comme les « grins » favorables à l'autre camp⁵, ont été des hauts lieux de cette « guerre morale ».

Pendant toutes ces années de crise, et singulièrement après l'éclatement de la rébellion en 2002, Abidjan et les autres agglomérations du Sud de la Côte d'Ivoire ont vu se multiplier les espaces de discussion publique sur le modèle de la « Sorbonne » du Plateau. Au coin d'une rue, près d'un kiosque à journaux, au milieu d'une place ou sur le pourtour d'un terrain vague, aux abords d'un

3. « Destruction de la Sorbonne, le Plateau va enfin respirer », *Le Patriote*, jeudi 21 avril 2011 : <<http://news.abidjan.net/h/397124.html>>

4. Voir R. Marshall, « The War of "Who is Who": Autochthony, Nationalism, and Citizenship in the Ivoirian Crisis », *African Studies Review*, vol. 49, n° 2, 2006, p. 9-43.

5. Voir l'article de Sarah Vincourt et Souleymane Kouyate sur les grins d'Abidjan, dans ce dossier.

marché ou d'une gare routière, au pied d'un immeuble ou sous un arbre, à Yopougon, Koumassi ou Abobo, des dizaines de « parlements », « agoras » et autres « congrès » ont essaimé à l'initiative des Jeunes patriotes, pour défendre la légitimité du président Gbagbo et les institutions de la « République assiégée ». De tailles très variables, ces structures ont contribué à la diffusion d'une virulente parole nationaliste, autochtoniste et anticolonialiste qui s'est imposée de façon hégémonique dans le Sud du pays par l'entremise d'orateurs qui ont fait de cette prise de parole patriotique un véritable métier. Dans cette contribution, nous nous focaliserons sur cette fraction des Jeunes patriotes qui, au sein des agoras et des parlements de la rue, ont fait de la parole politique leur profession, s'emparant d'un art oratoire généralement contrôlé par les anciens. On verra comment ces Jeunes patriotes « aux mains nues » ont réussi à s'extraire de la marginalité en occupant l'espace public, micro en main, tandis que leurs camarades miliciens de la « galaxie patriotique » s'imposaient par la violence armée, dans les rues d'Abidjan ou les campagnes de l'Ouest⁶.

Nous avons montré ailleurs que cette grande geste patriotique avait été le support d'un processus complexe et ambivalent de subjectivation politique qui a permis à certaines catégories de jeunes de s'affirmer sur le devant de la scène politique dans un contexte de profonde crise de la citoyenneté⁷. D'autres auteurs ont également souligné la dimension générationnelle de cette crise ivoirienne qui fut aussi, comme en bien d'autres pays du continent, une lutte juvénile pour la reconnaissance, l'accès aux biens matériels et à un statut social⁸. La mobilisation des Jeunes patriotes peut évidemment faire l'objet de diverses lectures : opportunité d'accumulation pour ceux qu'on a vite

6. Voir M. Mc Govern, *Making War in Côte d'Ivoire*, Londres, Hurst, 2011 ; M. Chelphi-den Hamer, *Militarized Youths in Western Côte d'Ivoire: Local Processes of Mobilization, Demobilization, and Related Humanitarian Interventions (2002-2007)*, Leiden, African Studies Centre, 2011 ; R. Banégas, « "Génération guerriers". Violence et subjectivation des jeunes miliciens en Côte d'Ivoire », in N. Duclos (dir.) *L'Adieu aux armes ? Trajectoires d'anciens combattants*, Paris, Karthala, 2010, p. 359-398 ; K. Arnaut, « Marching the Nation. An Essay on the Mobility of Belonging Among Militant Youngsters in Côte d'Ivoire », *Afrika Focus*, vol. 21, n° 2, 2008, p. 89-105 ; S. Bobo et J.-P. Chauveau, « La situation de guerre dans l'arène villageoise. Un exemple dans le Centre-Ouest ivoirien », *Politique africaine*, n° 89, mars 2003, p. 12-32.

7. Voir A. Cutolo, « The End of a Century. Autochtony, Nationalism and Modernity in Côte d'Ivoire », *Africa*, vol. 80, n° 4, 2010, p. 527-552 ; R. Banégas, « Côte d'Ivoire : les jeunes "se lèvent en hommes". Anticolonialisme et ultranationalisme chez les Jeunes patriotes d'Abidjan », *Les Études du CERI*, n° 137, juillet 2007.

8. Voir notamment Y. Konaté, « Les enfants de la balle. De la Fesci aux mouvements des patriotes », *Politique africaine*, n° 89, 2003, p. 49-71 ; J.-P. Chauveau, « Les rapports entre générations ont une histoire. Accès à la terre et gouvernementalité locale en pays gban (Côte d'Ivoire) », *Afrique Contemporaine*, vol. 2, n° 214, 2005, p. 50-83 ; G. Koné, *Sociogénèse et dynamique du mouvement « Jeune patriote » en Côte d'Ivoire*, Thèse de sociologie, Université de Bouaké, 2011.

appelé les « ventriotes », courroie de transmission idéologique du régime, appareil de terreur au service d'un « État milicien », elle fut tout cela à la fois. Mais on peut aussi l'interpréter comme une forme d'« écriture africaine de soi »⁹ de la part d'une génération militante – issue notamment du syndicalisme étudiant de la Fesci¹⁰ – désireuse de s'émanciper de l'autoritarisme politique, des hiérarchies sociales et de toutes les formes de subordination qui, en Côte d'Ivoire comme ailleurs, sont étroitement liées aux règles de la séniorité et de la notabilité. Pour cette fraction militante et « professionnalisée » des orateurs patriotiques, le registre anticolonialiste, combiné à l'argument central de l'autochtonie, a constitué pendant des années le langage d'une lutte d'émancipation, individuelle et collective à la fois, que nous avons décrite comme un processus de subjectivation patriotique. C'est ce processus d'affirmation de soi et de revendication des droits qui s'est fait entendre dans les prises de parole des agoras de Côte d'Ivoire.

Dans cet article, nous voudrions aller au-delà de cet argument en complétant l'analyse du discours et des performances oratoires que nous avons privilégiée jusqu'à présent¹¹ : il s'agira ici de mettre en relation ledit processus de subjectivation patriotique avec les structures sociales et l'économie morale qui le portent. En passant dans les coulisses des « parlements de la rue », en procédant à une ethnographie de la formation des orateurs, nous essaierons de problématiser ces structures en tant que « dispositif » au sens foucauldien du terme¹². Précisons d'emblée que cette notion de « dispositif », si elle désigne une « machine » disciplinaire fondée sur un régime singulier d'énonciation de la vérité, ne constitue pas un « système » : il s'agit plutôt d'arrangements (moraux, politiques, économiques) qui répondent à certaines situations historiques et sociales particulières. L'hétéronomie des fins qui caractérise cet écheveau disciplinaire induit souvent des processus de subjectivation imprévus constituant ce que Deleuze nomme des « lignes de fuite »¹³. Dans le cas d'espèce, on pourra constater que le dispositif patriotique des parlements de la rue a répondu à une pluralité d'instances et de stratégies hétérogènes

9. A. Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, n° 77, mars 2000, p. 16-45.

10. La Fédération estudiantine et scolaire de Côte d'Ivoire qui fut, avec le FPI, l'un des acteurs majeurs de la revendication démocratique dans les années 1990, avant de se muer en véritable appareil de terreur sur les campus et devenir une des principales milices du régime Gbagbo.

11. Voir A. Cutolo, « Regimi di verità. Nazionalismo, anticolonialismo e afrocentrismo nella galassia patriottica ad Abidjan », *L'Uomo*, nouvelle série, vol. 1-2, 2011, p. 235-260 ; R. Banégas, « Côte d'Ivoire : Patriotism, Ethnonationalism and Other Modes of Self-Writing », *African Affairs*, vol. 105, n° 421, 2006, p. 535-552.

12. Voir M. Foucault, *Dits et écrits*, Tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 158 et suiv.

13. G. Deleuze, « Qu'est-ce qu'un dispositif ? », in *Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale. Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 185-195.

de la part de cadres et militants du Front Populaire Ivoirien, de dirigeants de la « galaxie patriotique » en rivalité pour son contrôle, de responsables de fédérations d'orateurs, de petits présidents d'agoras locales, voire de citoyens ordinaires.

Entendu comme un appareil qui « capture, oriente, détermine, intercepte, modèle, contrôle ou sécurise les gestes, les comportements, les opinions ou les discours »¹⁴, nous faisons l'hypothèse que ce dispositif des parlements de la rue façonne en grande partie ceux qui y participent et contribue à leur assujettissement, c'est-à-dire à « leur constitution comme "sujets" au deux sens du mot »¹⁵. On verra que, par-delà leurs diverses fonctions de mobilisation politique, de contrôle milicien et de vigilance patriotique, ces espaces de discussion ont fourni à certains jeunes militants l'occasion de s'affirmer en tant que sujets moraux et politiques, par la prise de parole publique et un travail herméneutique de « dévoilement » de la vérité. Mais l'on montrera aussi que la production de ces « régimes de vérité » s'opère dans le cadre d'un dispositif – très contraignant – de professionnalisation de cette parole publique qui produit des techniques de gouvernement de soi et des autres constituant une forme de gouvernementalité¹⁶. En conclusion, il faudra alors s'interroger sur le devenir de celle-ci et du processus afférent de subjectivation patriotique dans un contexte de « reconstruction post-conflit » qui a vu la destruction de ce dispositif.

LES AGORAS : MOBILISATION PATRIOTIQUE, SOCIABILITÉ URBAINE ET VIGILANTISME GUERRIER

La dynamique de formation des agoras patriotiques en Côte d'Ivoire a fait l'objet de quelques études analysant principalement le phénomène sous l'angle de ses fonctions de communication¹⁷, de mobilisation politique et de contre-insurrection¹⁸. Certains y ont vu l'expression d'une prise de pouvoir

14. Selon le commentaire de G. Agamben, *Che cos'è un dispositivo?*, Milan, Nottetempo, 2009, p. 14 (notre traduction).

15. M. Foucault, *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*, Tome I, Paris, Gallimard, 1976, p. 81.

16. « J'appelle "gouvernementalité" la rencontre entre les techniques de domination exercées sur les autres et les techniques de soi » : M. Foucault, « Les Techniques de soi », *Dits et Écrits*, Tome IV, *op. cit.*, p. 785.

17. Voir J. Atchoua, *Forums populaires et dynamique de communication dans les espaces publics d'Abidjan : l'exemple des « grins » et des « agoras » et « parlements »*, Thèse de doctorat en Communication politique, Université de Cocody, Ufrica, 2008.

18. Voir G. Koné, *Sociogenèse et dynamique du mouvement « Jeune patriote »...*, *op. cit.*

de la « société civile » face à un « État défaillant »¹⁹, une authentique volonté de démocratie directe²⁰, la naissance d'un « espace public habermassien »²¹ ou, inversement, la manifestation d'une simple stratégie opportuniste d'accumulation économique²². Nous ne reprendrons pas ici ces débats dans le détail. Il nous suffit de noter que c'est dans le contexte de crise politique et militaire, à l'entame des années 2000, que la Côte d'Ivoire va voir se dupliquer des dizaines de « parlements de la rue » sur le modèle de la « Sorbonne » du Plateau.

L'histoire de cette fameuse « Sorbonne » est désormais connue. Son origine remonte au début des années 1980 lorsqu'un tribun, Ernesto Kouadio, surnommé « Philo » pour ses talents de libre penseur, prit l'habitude de s'installer dans le jardin public du quartier du Plateau pour y haranguer les passants. Handicapé physique et considéré comme fou, « Philo » utilisait ce « Speaker Corner » pour dénoncer les dérives du régime Houphouët sans être guère inquiété. « Le pouvoir, écrit Blé Kessé, avait son fou du roi »²³. Il fut rejoint par d'autres orateurs chrétiens évangélistes, musulmans, bouddhistes, raéliens, bossonnistes et autres petits prophètes vendeurs de miracles qui transformèrent le lieu en un espace de libre discussion mystico-religieuse où la critique politique s'énonçait dans les termes euphémisés de la foi. C'est à partir des années 1990, dans le contexte des luttes démocratiques, que cet endroit va devenir un véritable espace public de la parole et se politiser très fortement. Après la mort d'Houphouët fin 1993, la Sorbonne devient le lieu de rassemblement de tous les opposants à son dauphin, Henri Konan Bédié, et particulièrement des étudiants syndicalistes de la Fesci qui finirent par prendre le contrôle de cet espace durant la campagne électorale de 2000 qui vit la victoire de Laurent Gbagbo sur le putschiste Robert Gueï. La Sorbonne se mue alors en caisse de résonance du pouvoir, « les débats contradictoires laissant place au retour en force de la pensée unique »²⁴. L'éclatement de la rébellion, en 2002, va accentuer cette tendance et accroître l'hégémonie de

19. A. Babo, « Faillite de l'État et administration de l'espace public politique par les jeunes en Côte d'Ivoire », Communication à la 12^e Assemblée générale du Codesria, Yaoundé, 2008.

20. A. Bahi, « La "Sorbonne" d'Abidjan : rêve de démocratie ou naissance d'un espace public ? », *Revue africaine de sociologie*, vol. 7, n° 1, 2003, p. 47-63.

21. A. Blé Kessé, *Les Sorbonnes à Abidjan. Archéologie de la reconstruction sociale du politique*, Thèse de Science politique, Montréal, Université du Québec, 2009.

22. Y. Deverin, « La crise ivoirienne : une bonne affaire », *Pambazuka News*, n° 5, 2006, <www.pambazuka.org/fr/category/features/33766>; G. Dakouri, « Crise ivoirienne : enjeux et sens d'une mobilisation patriotique », *Afrika focus*, vol. 22, 2009, p. 65-84.

23. A. Blé Kessé, *Les Sorbonnes à Abidjan...*, op. cit., p. 111.

24. G. Koné, « Dynamique des "agoras" et "parlements" en Côte d'Ivoire de 2001 à 2011 », Communication à l'European Conference of African Studies, Uppsala, juin 2011, p. 4.

la doxa patriotique qui va s'imposer avec une grande violence dans les rues d'Abidjan et des autres villes du Sud.

Dans le contexte de guerre d'alors, la Sorbonne va donner naissance à une multitude d'organisations analogues dans les quartiers. Ce mouvement scissipare avait débuté en réalité par une division intestine entre « Sorbonnards » du Plateau : en raison d'un différend financier avec le président de la structure, Clément Nado fit « sécession » et prit la tête d'une autre organisation, la « Sorbonne Solidarité », établie juste à côté de l'instance initiale qui devient alors la « Sorbonne nationale », dirigée par Richard Dakoury. Derrière ces querelles sonnantes et réverbérantes se dissimulaient en vérité des questions de positionnement politique, la Sorbonne de Dakoury étant constitutive de l'Alliance des Jeunes patriotes pour le salut national (AJPSN), fondée par Charles Blé Goudé, tandis que celle de Nado était liée au Congrès national des résistants de Côte d'Ivoire (Conareci), une autre fédération patriotique, proche du FPI, dirigée par Damana « Pickass », ancien membre de la Fesci comme Charles Blé Goudé et proche conseiller du président du parti, Pascal Affi N'Guessan.

Ces fédérations ont été en compétition permanente pour affirmer leur visibilité et leur poids dans l'arène politique²⁵. Cette compétition n'était pas sans lien avec le souci du FPI de contrebalancer le pouvoir grandissant de l'Alliance et de son chef dans le contrôle de la rue – et, subsidiairement, dans l'accès au premier cercle présidentiel. Par l'entremise de « Pickass », les dirigeants du parti suscitent la naissance de nombreuses associations patriotiques pour contrer l'hégémonie grandissante de l'Alliance de Blé Goudé. Deux principales fédérations d'orateurs s'opposent alors pour le contrôle des agoras durant les dernières années du régime Gbagbo : l'Unopaci et la Fenopaci²⁶. L'évolution des structures de la galaxie patriotique doit donc d'abord se comprendre comme le fruit des rivalités de pouvoir entre « patrons ». Mais elle ne se réduit pas à une volonté de contrôle par le haut. On constate en effet que nombre de ces organisations se sont aussi constituées « par le bas », à l'initiative d'orateurs de renom ayant acquis un certain crédit dans le milieu patriotique. De la même manière, dans les quartiers, la création des Sorbonne, agoras et autres parlements a suivi une double logique de duplication volontariste par le haut (chaque fédération installant des démembrements

25. Voir A. Cutolo, « Il lavoro del discorso. Soggettivazione politica e inclusione gerarchica tra i *jeunes patriotes* ad Abidjan », *Il politico*, vol. 75, n° 3, 2010, p. 43-60.

26. Respectivement Union nationale et Fédération nationale des orateurs des parlements et des agoras de Côte d'Ivoire, la première, présidée par Théophile Zaouli dit « le gouverneur », étant connectée à la branche Blé Goudé tandis que la seconde, dirigée par Jean-Marie Konin, était plus proche du FPI.

dans les communes) et de création spontanée « par le bas » à l'initiative de jeunes activistes qui, ayant décidé de créer leur propre parlement de la rue, vont monter celui-ci de toute pièces avant d'inviter une fédération (et à travers elle un puissant patron) à le reconnaître. Le mouvement patriotique a ainsi constamment fonctionné sur le principe du « tutorat » ou du parrainage²⁷.

À l'échelle des quartiers comme au sein de la structure centrale du Plateau, ces espaces de la parole obéissaient à un ordre bien établi. À la Sorbonne, les sessions se tenaient le matin et surtout à l'heure du déjeuner, au moment où les agents de la fonction publique, très nombreux dans le quartier, prenaient leur pause. Dans les autres communes, les débats avaient plutôt lieu le soir, animés par des orateurs locaux ou des « professionnels » de la parole patriotique circulant d'agora en parlement sur invitation. Le reste du temps était néanmoins organisé, obéissant même souvent à un agenda assez ritualisé. Ainsi, au parlement de Yopougon Sideci, les membres les plus actifs se réunissaient le matin pour procéder à la « revue de presse » qui leur servirait de base pour les débats du soir. Entre midi et quinze heures, pour combler le vide de la pause déjeuner, on invitait généralement un « homme de Dieu » qui tentait de maintenir l'auditoire en éveil. Quelque apprenti orateur était également autorisé à s'exercer à la prise de parole en public. Enfin, à partir de 15 h 30 et jusqu'à 19 heures, se tenaient les discussions proprement politiques.

Chaque parlement de la rue obéissait également à une structure hiérarchique, généralement calquée sur celle de la Sorbonne, avec un bureau exécutif composé d'un président, de plusieurs vice-présidents, d'un secrétaire général et de secrétaires à la Communication, à l'Organisation, aux Finances, à la Sécurité, etc. À la Sorbonne Solidarité, par exemple, le bureau fonctionnait à la fois comme un bureau politique et une agence de presse ; il comprenait (en 2010) 17 membres qui eux-mêmes chapeautaient de nombreux orateurs, archivistes, techniciens et autres « petites mains » nécessaires au fonctionnement de cet espace²⁸. Une des particularités de ce mouvement patriotique des parlements de la rue tient à ce processus assez prononcé de bureaucratisation qui renvoie tout autant aux effets de mimétisme avec l'État qu'à la duplication des hiérarchies et savoir-faire organisationnels de la Fesci dont étaient membres la plupart des cadres des agoras. Cette bureaucratisation, néanmoins, ne doit pas tromper : les « bureaux » susmentionnés fonctionnaient dans la réalité comme des structures hiérarchiques de dépendance interpersonnelle et de patronage au sein de laquelle chaque membre pouvait jouir d'une certaine autonomie pour mener à bien ses propres activités et assurer son

27. Voir G. Koné, *Sociogenèse et dynamique du mouvement « Jeune patriote »...*, op. cit.

28. A. Cutolo, « Il lavoro del discorso... », art.cit.

petit « business » – à condition bien sûr de respecter les obligations de redevance envers ledit « bureau ».

Même si elle ne s’y réduit pas²⁹, il faut bien évidemment rappeler que la mobilisation patriotique était indissociable de tous ces « business » petits et grands. La dimension politique des parlements de la rue est indissociable de leur dimension économique, y compris dans leur organisation spatiale. La Sorbonne, en effet, était aussi un espace commercial, fonctionnant comme un marché qui rapportait des revenus assez substantiels à ses dirigeants. En son sein s’est développée toute une gamme d’activités sur lesquelles le « bureau » exerçait un contrôle étroit, prélevant des impôts en lieu et place de la municipalité qui n’était plus en capacité d’exercer ses prérogatives en la matière. Buvettes, maquis-restaurants, marchandes de beignets, coiffeurs, étals de cosmétiques, commerces de vêtements et de chaussures, « pharmacies traditionnelles » proposant toutes sortes de produits thérapeutiques, « cabines » téléphoniques, producteurs et revendeurs de matériels audio et vidéo, kiosques à journaux, librairies, papeteries, etc. : des centaines de personnes travaillaient là, sous la coupe des « Sorbonnards ». Les transactions autour des bancs et des chaises, de même que la production et la vente de littérature patriotique, permettaient également de lever des revenus. Les orateurs ont aussi développé des mécanismes de prélèvement pour vivre de leur parole, le plus courant étant le fameux « bal des piécettes » au cours duquel le public était incité à donner une « prime d’encouragement », pour « donner à boire » à l’orateur et lui « payer son taxi ». D’autres astuces ont peu à peu constitué, dans les agoras, une économie politique du patriotisme ordinaire. Il en allait ainsi du « Dialogue direct sans facilitateur³⁰ » ou du « Travaillement en esprit » (T.E) consistant à « arnaquer » les puissants, notamment les hommes politiques, en usant de son talent d’orateur³¹.

Il est difficile de donner des indications précises sur les membres des agoras patriotiques et leur public. On ne dispose pas de données exhaustives sur leur composition sociologique et leur fréquentation, malgré quelques tentatives de quantification effectuées par Gnangadjomon Koné³². La composition de

29. Nous ne reprendrons pas ici le débat sur la « rétribution du militantisme » des Jeunes patriotes. Voir R. Banégas, « La politique du “gbonhi”. Mobilisations patriotiques, violence milicienne et carrières militantes en Côte d’Ivoire », *Genèses*, n° 81, décembre 2010, p. 25-44.

30. Reprenant la formule du « dialogue direct » entre le pouvoir et la rébellion, ayant conduit aux accords de paix de Ouagadougou, cette technique désignait la récompense directe d’un orateur, hors médiation du « bureau ».

31. Pour de plus amples développements, voir la description minutieuse de G. Koné, *Sociogenèse et dynamique du mouvement « Jeune patriote »...*, *op. cit.*, notamment le chap. 5 (« Économie politique du mouvement », p. 177-204).

32. *Ibid.*

l'audience variait, bien évidemment, selon le lieu et le moment des débats. À la Sorbonne, on a déjà noté l'importance du public fonctionnaire, mais il n'était pas le seul, de nombreuses autres catégories sociales venant écouter les harangues patriotiques. Dans les agoras de quartiers, c'est aussi l'hétérogénéité sociale qui prévalait. Le profil des membres des agoras, quoique plus facile à cerner, n'était pas moins hétérogène. L'enquête de Koné³³ montre que la plupart des Jeunes patriotes qui animaient ces espaces de rue étaient, au moment de leur entrée dans le mouvement, dans une situation économique difficile : 21 % au chômage, 46 % « en quête d'un premier emploi », donc également chômeurs, 25 % dans un emploi précaire et 8 % seulement dans un emploi stable. Cette faible insertion économique tranchait avec leur haut niveau de qualification : 71 % déclaraient avoir suivi des études supérieures (dont une proportion élevée de Bac+3), 25 % un cycle secondaire, et seulement 4 % le primaire. Nombre de « parlementaires » de la rue relevaient ainsi de la catégorie assez fourre-tout des « intellectuels déclassés ». Nombre d'entre eux exerçaient des fonctions d'enseignant de disciplines littéraires dans des établissements privés. Quoique non exclusive, l'origine ethnique des dirigeants et cadres intermédiaires révélait une assez forte prédominance de Krou et de Mandé du Sud (respectivement 58 % et 21 %, contre 13 % d'Akan, 4 % de Gur et 4 % de Mandé du Nord). Le groupe bété d'origine du président Gabgbo se taillait la part du lion, suivi des autres groupes de l'Ouest – justifiant en partie le sobriquet de « Western Union » parfois accolé à la galaxie patriotique. Les affiliations politiques mesurées par Koné étaient tout aussi frappantes : sur 24 responsables d'organisations, seuls deux n'étaient pas militants ou sympathisants du FPI.

Mais le fait sans doute le plus marquant de cette rapide sociologie des agoras patriotiques réside dans l'importance du facteur syndical et de la socialisation violente au sein des structures de la Fesci. Ce ne sont pas uniquement les dirigeants de la « galaxie » comme Blé Goudé, Eugène Djué, Damana Pickass, Konaté Navigué ou Touré Zeguen qui se sont formés à cette « école de la politique »³⁴. Nos enquêtes et celles de Koné montrent que la plupart des acteurs du mouvement, y compris les orateurs, étaient d'anciens Fescistes qui ont reproduit dans les agoras les valeurs, le langage et les modes d'action du syndicat. Un « éthos » marqué à la fois par un idéal d'émancipation démocratique et de solidarité interpersonnelle entre militants, mais aussi par de très fortes hiérarchies entre « vieux pères » et « bons petits », par une discipline de fer et une violence physique omniprésente dans ce qui, dès avant

33. Le paragraphe qui suit reprend les chiffres de son enquête.

34. Selon la formule de C. Blé Goudé, *Crise ivoirienne : ma part de vérité*, Abidjan, Leaders Team Associated/Frat Mat éditions, 2006.

l'éclatement de la guerre, s'apparentait déjà à une milice. Cette socialisation militante est fondamentale pour comprendre la suite de l'histoire : les orateurs et cadres des agoras ont effectué leur apprentissage de la prise de parole publique et des techniques oratoires dans un cadre syndical de type « paramilitaire » où la politique était étroitement associée à la violence des « machettages » et des « braisages » sur le campus qui se sont multipliés à partir des années 2000.

C'est donc en rapport avec cette histoire de violence politique qu'il faut comprendre l'évolution de ces structures de la galaxie patriotique. Il est impossible d'évoquer les performances des orateurs patriotiques sans tenir compte de ce qu'ils désignent eux-mêmes explicitement comme la double fonction des parlements de la rue. Dans le contexte de guerre, en effet, les agoras ont d'abord eu pour rôle de mobiliser chaque citoyen contre les « assaillants étrangers », « venus du Nord pour déposséder les vrais Ivoiriens de leur propre pays », de transformer chaque patriote en défenseur vigilant de la République. La création d'un réseau dense d'assemblées populaires, innervant tous les quartiers de la capitale économique, a été clairement pensée comme un moyen de défense et de protection de la nation. Cette fonction de vigilance et de mobilisation a été dominante durant les trois premières années de crise militaire, puis elle a décliné pour renaître avec une grande violence lors de la guerre postélectorale de 2011³⁵. Durant la dernière phase de la crise, en effet, les membres des agoras se sont impliqués avec une immense énergie dans la préparation du scrutin présidentiel d'octobre 2010 : pression sur les populations des quartiers pour qu'elles s'inscrivent (ou pas selon les cas) sur les listes électorales, remobilisation des réseaux locaux, organisation de meetings en lien avec les équipes de campagne de Laurent Gbagbo, manifestations et opérations d'intimidation de l'opposition, etc. Et puis, lorsque la crise postélectorale a dégénéré en véritable guerre urbaine, les agoras et parlements se sont mués en centre de recrutement pour les milices du régime, certains présidents de parlements ou de fédérations – comme « Maguy le Tocard », à Yopougon – se transformant même en chefs paramilitaires. Cette contribution des agoras à la violence de guerre ne doit pas être négligée, même si elle reste encore largement à documenter.

On se concentrera néanmoins ici sur ce que nous avons nommé la « guerre morale ». Car, par-delà cette tâche centrale de mobilisation guerrière et de « galvanisation » populaire, les parlements de la rue se sont aussi vus assigner

35. Voir R. Banégas, « Post-Election Crisis in Côte d'Ivoire: the Gbonhi War », *African Affairs*, vol. 110, n° 440, juillet 2011, p. 457-468 ; S. Straus, « "It's Sheer Horror Here" : Patterns of Violence During the First Four Months of Côte d'Ivoire's Post-electoral Crisis », *African Affairs*, vol. 110, n° 440, juillet 2011, p. 481-489.

une fonction de « gouvernement des âmes ». Dans la situation particulière de « ni guerre-ni paix » qui a longtemps prévalu (entre la fin des premières hostilités en 2003 et la reprise de la guerre en 2011), il s'agissait de « rassurer les gens sur l'existence de l'État et de ses institutions », comme le rapporte Kouassi Tanoh, dit le « professeur Tanoh »³⁶. Ceci impliquait un art consommé de la conduite des émotions et des sentiments, une capacité à « soutenir le peuple », à l'aider à « résister aux angoisses » de la guerre et, au fond, à « se tenir debout » dans l'adversité. Cela supposait aussi, de la part des animateurs des agoras, une capacité à « expliquer » aux gens ordinaires « ce qui se passait vraiment dans le pays depuis 2002 », selon la formule de Stéphane Bion³⁷. Tous les orateurs auprès desquels nous avons enquêté considèrent qu'ils ont endossé une responsabilité majeure dans la crise : une fonction « herméneutique » et maïeutique à la fois, d'explication de la situation et d'éveil des consciences pour construire la résistance des citoyens. Dans le grand récit patriotique, leur capacité oratoire était d'abord destinée à provoquer le « sursaut national », selon la formule même de l'Alliance créée par Blé Goudé : un sursaut qui, au bout du compte, devait conduire les Ivoiriens à devenir les sujets de leur propre histoire³⁸.

GOUVERNER LES ÂMES : DÉCRYPTER L'HISTOIRE, (R)ÉTABLIR LA VÉRITÉ

C'est dans ce contexte d'assignation à « régénérer la nation »³⁹, à se « lever en hommes » contre les complots coloniaux de la dépossession de soi, qu'il faut comprendre l'engagement des orateurs patriotiques. À l'instar de leurs camarades qui s'enrôlent alors dans les milices pour guerroyer à l'Ouest, leur combat obéit à de multiples rationalités, individuelles et collectives, sociales et économiques. Mais il se présente d'abord et avant tout comme une lutte pour l'affirmation de soi en tant que sujet politique, dans un rapport dialectique entre la construction d'une nation « en soi » – autrement dit une communauté nationale générée par « ascendance autochtone » – et une nation « pour soi », (ré)générée par la prise de conscience (individuelle et collective) d'une histoire propre et de la place que chacun doit tenir dans celle-ci⁴⁰. Ce que nous voudrions

36. Entretien avec Kouassi Tanoh, Abidjan, 22 juin 2007.

37. Entretien avec Stéphane Bion, orateur de la Sorbonne et du parlement Sîdecî de Yopougon, Abidjan, 30 juin 2007.

38. Voir A. Cutolo, « Regimi di verità... », art. cit.

39. Voir K. Arnaut, « Re-Generating the Nation: Youth Identity, Violence and the Politics of History in Côte d'Ivoire », in J. Abbink et I. van Kessel (dir.), *Vanguards or Vandals. Youth, Politics and Conflict in Africa*, Leiden, Brill, 2005, p. 110-142.

40. Voir A. Cutolo, « Regimi di verità... », art. cit.

montrer ici, c'est qu'un tel processus de subjectivation est étroitement corrélé à la question du savoir, de la connaissance et, au fond, de la « vérité ».

On trouve parmi les orateurs une pluralité de profils correspondant à des spécialisations dans divers domaines du savoir qui laisse penser à une forme de « division du travail » maïeutique. On trouve l'« analyste politique » militant, chargé de décrypter les nouvelles du jour et de dévoiler les stratégies mises en œuvre par les « puissances étrangères » pour soumettre la nation ivoirienne; l'« historien » auto-proclamé qui, par un travail d'anamnèse, articule l'histoire de la domination coloniale avec la rébellion de 2002, vue comme une « Guerre de la France contre la Côte d'Ivoire⁴¹ »; l'« expert économiste » démontrant, arguments techniques à l'appui, comment l'Occident – en particulier les grandes entreprises françaises – pillent les ressources nationales et continentales; le « professeur de mystique » qui, mêlant divers sources d'inspiration spirituelle, dont le pentecôtisme, tente de convaincre ses ouailles de la Sorbonne que « pour être heureux, les pauvres doivent gagner le combat de la décolonisation spirituelle »⁴² et que la véritable « délivrance » est au bout de la mobilisation patriotique; voire même le « scientifique », spécialiste en « morpho-caractérologie » qui intervient pour « déterminer la personnalité des uns et des autres »⁴³. Dans ce dispositif cognitif, chaque domaine de la vie sociale et politique, chaque événement du passé ou du présent, est inséré dans un schème idéologique et herméneutique qui s'organise autour du principe d'émancipation par dévoilement de la « vérité ». L'enjeu de ce dispositif réside dans la possibilité (ou l'impossibilité) de transmuier les Ivoiriens (et, plus largement, les Africains) en sujets actifs d'un nouveau régime d'historicité⁴⁴.

Ce travail de subjectivation s'effectue d'abord et avant tout par un travail de rupture avec l'histoire coloniale et son héritage. Contrairement au monde académique où cette question est longtemps restée tue, à quelques exceptions près, la critique historiographique est omniprésente au sein des agoras. Elle fut particulièrement vive en 2010, période de célébration du cinquantenaire des indépendances :

« La vérité est toujours comparable hein. La vérité, de nature elle est comparable. Parce qu'il y a le mensonge et puis il y a la vérité. [...] Par exemple, actuellement quand Sarkozy

41. Pour reprendre le titre du pamphlet de Mamadou Koulibaly, l'ex-président de l'Assemblée nationale adulé par les Jeunes patriotes. Voir M. Koulibaly, *La Guerre de la France contre la Côte d'Ivoire*, Abidjan, La Refondation, mai 2003, p. 8-9.

42. Entretien avec « Mystic », « professeur titulaire » de la Sorbonne, Abidjan, 12 février 2010.

43. Entretien avec un orateur « caractérologue » de la Sorbonne, Abidjan, 12 février 2010.

44. Voir A. Cutolo, « Regimi di verita... », art. cit.; R. Banégas, « Côte d'Ivoire: Patriotism, Ethnonationalism and Other Modes of Self-Writing », art. cit.

dit qu'il veut faire le cinquantenaire des pays africains [...] On ne sera pas prêt à accepter ce mensonge. Parce que oui, nous disons que la colonisation nous a apporté beaucoup de choses, la connaissance occidentale et le développement dans le domaine scientifique, de la scolarisation, etc. Ça c'est des pensées réelles. Mais on ne va pas nous faire un cinquantenaire où on va nous présenter la France comme l'ange Gabriel qui nous a apporté le salut à travers Marie qui a eu l'enfant dans le ventre, et que le côté négatif soit voilé par la grande diplomatie française. Et nous pensons que c'est ce que la France a commencé. Nous n'accepterons pas cela. [...] Nous, notre cinquantenaire, nous allons l'exprimer. Nous allons parler des effets positifs de la colonisation et des effets nocifs de la colonisation. [...] Depuis le discours de Nicolas Sarkozy au Sénégal, à l'université Cheick Anta Diop, j'ai compris que rien ne nous a été enseigné dans la vérité. [...] Les Français nous ont dit que, comme par enchantement, c'est aux XV^e et XVI^e siècles qu'il y a eu la transhumance des personnes en Côte d'Ivoire. Comme s'il y avait un territoire là, carré, personne n'y habitait, et on siffle des trompettes là, pon, pon, pon, et les peuples entrent. C'est du pur mensonge. C'est vrai que dans le monde il y a eu des déplacements. Mais, situer l'histoire de la Côte d'Ivoire dans ce cadre là... C'est vrai que ce n'est pas nous qui avons écrit notre histoire et ce sont des gens qui nous ont donné notre histoire. Il faut réécrire cette histoire. C'est ça qui est la vérité. Et c'est ça qui sera le cinquantenaire⁴⁵».

«Michel Barnier», un autre orateur du parlement Sideci de Yopougon ayant acquis son surnom par ses talents de diplomate, rajoute :

«Personne ne viendra nous dire autre chose que les gens accepteront bonnement. Ça ne marchera plus. Nous allons dire la vérité aux gens. Et la vérité, ce n'est pas la brutalité. [...] Galilée, parce qu'il disait la vérité, on disait qu'il blasphémait et on l'a tué. Mais ça s'est avéré aujourd'hui vrai. [...] Parce que la vérité dépend de la période. Au moment où le commun des mortels ne peut cerner ce que tu dis comme vérité, c'est considéré comme mensonge, jusqu'à ce que le commun des mortels comprenne et découvre lui-même que ce que tu disais était vrai. C'est à ce moment là que s'installe la vérité. C'est ça la vérité. La vérité vient d'un individu qui est contesté et même écarté de la société avant que le commun des mortels n'accepte la science⁴⁶».

Il convient de noter, pour notre propos, que cette écriture d'une nouvelle vérité historique par la prise de parole publique n'opère pas seulement en contrepoint de l'héritage colonial. Elle comporte aussi une dimension domestique d'émancipation générationnelle par rapport à un ordre politique marqué par le pouvoir des «vieux du système». «Jack Bauer», également orateur au parlement Sideci, l'exprime ainsi :

«Vous êtes allés dans les espaces et vous avez vu des doyens assis. S'ils sont assis là dans le parlement, c'est qu'ils épousent d'autres thèses. Or sociologiquement en Afrique

45. Entretien avec Stéphane Bion, orateur du parlement Sideci de Yopougon, 13 février 2010.

46. Entretien avec «Michel Barnier», Abidjan, 12 février 2010.

c'est le doyen qui parle. Lui, il est là et puis c'est le jeune qui parle. Pourquoi ? Simplement, parce que l'Africain n'a pas la culture de trahison. Tous les doyens que vous voyez, que ce soit ceux de l'ancien système dont il a parlé, les Mady là⁴⁷, et ceux qui sont avec nous, ceux-là hier, ils sont allés à l'école ; ils ont été enseignés par des Blancs. Donc eux, [...] ils ont une certaine affection du Blanc. Du coup, il [le doyen assis au parlement, NDA] se rend compte que ces enfants et petits enfants qui sont allés à l'école et qui n'ont pas été enseignés par les Blancs, mais par une autre classe d'Africains qui eux se sont enfouis dans les livres et comme on dit la connaissance se trouvant dans les livres, qui ont lu, qui ont voyagé en allant soutenir des thèses en France, à Londres... Au retour, ils ont compris que le Blanc n'est pas différent de nous ; c'est la même chose. [...] À partir de ce moment, nous là, on ne va pas avoir le culte de l'Européen, du Blanc. On va venir, à côté du fondement qu'on nous a donné et qui vient de l'Occident, il y a un autre fondement qu'on nous a donné à la révolution. Donc, nous avons l'instinct révolutionnaire en nous que le parent d'hier n'avait pas⁴⁸».

Évoquant également l'image des parents lors de notre entretien, « Michel Barnier » ajoutera :

« Cette génération que nous sommes, quand nous approchons nos parents, [...] on essaie de leur donner une image. On leur dit que dans les années 40-50, vous étiez un mouton attaché avec une corde d'un mètre. En 90, vous êtes toujours le même mouton mais attaché avec une corde de 200 mètres. Donc vous pensez que vous êtes libres. Vous n'êtes pas libres, parce que le mouton, quand il est attaché, sa marge de manœuvre est limitée. La corde l'amène jusqu'au palais ; comme il peut brouter tout autour, il pense qu'il est libre. Pourtant, il est toujours lié. La seule personne capable de vous ôter la corde là du cou, c'est ce monsieur-là [Laurent Gbagbo, NDA]. Et nous leur expliquons pourquoi cela est possible et comment cela pourra être possible⁴⁹ ».

Pour que ce possible advienne par la magie performative de la parole, les orateurs s'engagent, à leur manière, dans un véritable travail herméneutique de quête de la vérité. Comme on le verra plus loin, ce travail n'est pas que simple spéculation intellectuelle de la part de jeunes déclassés qui trouvent là matière à se faire connaître. Pour ceux qui en ont fait leur métier, c'est aussi un travail de soi sur soi, une « herméneutique du sujet » soumise à une discipline qui, à certains égards, apparente les Jeunes patriotes à des « parrésiasistes »⁵⁰ de la crise ivoirienne.

47. Alphonse Djédjé Mady, ancien secrétaire général du PDCI-RDA et président du Conseil économique et social, rallié à Laurent Gbagbo dans les années 2000, avant de soutenir Alassane Ouattara en 2011.

48. Entretien avec « Jack Bauer », Abidjan, 8 février 2010.

49. Entretien avec « Michel Barnier », Abidjan, 8 février 2010.

50. C'est-à-dire des sujets qui portent le « dire-vrai » et prennent le risque de l'énoncer, y compris en brisant le consensus. M. Foucault, *Le Courage de la vérité. Le Gouvernement de soi et les autres II. Cours au collège de France, 1984*, Paris, Gallimard/Seuil, 2009.

« Il y a certains orateurs qu'on considère ici parce qu'ils vont chercher la vérité. Je précise qu'ils ne la détiennent pas. Ils vont la chercher quand ils entament ou développent un sujet. Toi-même peut-être vis-à-vis du sujet tu es ignorant. Mais tu sais que c'est un enseignement. Dans le public les gens se lèvent et apportent même des arguments qui attestent que ce qu'il a dit est vrai. [...] Tu as fait tes recherches, tu viens, tu donnes ça ici. Et quelqu'un sort du public et dit ce que tu viens de dire ce n'est pas ça. Celui qui vient doit maîtriser son sujet avant qu'il ne vienne parler. Nous ne sommes pas à 100 % fiables sur la vérité. Mais au moins quand je suis là, et si je sais que ce que tu dis est faux, moi je t'arrête⁵¹ ».

Par l'observation des agoras patriotiques et l'écoute des discours qui s'y tiennent, on mesure l'importance de cette fonction d'interprétation et d'énonciation de la « vérité » que s'octroient les orateurs. Ces jeunes-là se sont emparés d'un pouvoir historiquement dévolu aux anciens ou aux institutions de « l'État-théologien »⁵². Forts de leur emprise sur la rue, ils se bricolent un savoir historique propre, très empirique, nourri d'une lecture assidue de la presse et surtout d'un effort constant de mise en perspective historique et géographique. C'est par la comparaison et l'analogie avec d'autres situations et d'autres époques qu'ils procèdent au « décryptage » de la réalité et, de la sorte, construisent leur propre régime d'historicité. « Jack Bauer », Stéphane Bion et « Michel Barnier », les trois amis de « Yop' Sideci », ont même formalisé cette technique sous ce qu'ils nomment les « diapos » :

« À force de lire, on fait des diapos. Ces diapos-là nous permettent de voir tous les agissements. Le diapo chez nous, c'est..., par exemple on voit une phrase qui dit ceci : Dadis Camara a été fusillé par son aide de camp. Et après la tentative d'assassinat de Dadis Camara, on voit Wade qui sort et qui vient avec un hélicoptère pour venir chercher Dadis pour le faire rentrer. On prend cette image, on la compare automatiquement aux actions, on reflète l'image et son action dans notre crise. Quel a été le comportement de Abdoulaye Wade en Côte d'Ivoire quand nous étions en crise. Quelle a été sa position ? Automatiquement, ça nous permet de voir que ce n'est pas une action fortuite mais préméditée. C'est ça que nous appelons le diapo, la comparativité des actions qui se déroulent dans les autres pays vis-à-vis de la crise ivoirienne. C'est la lecture comparative aux autres actions qui se sont déroulées ici aux actes qui se passent ailleurs. C'est ça que nous appelons diapo. C'est des projetés quoi... [...] On se sert toujours du passé. Pour nous le passé est le diapo. C'est ça qui est notre diapo. Ce qui s'est déroulé avant et qui colle à ce qui est entrain de se faire, c'est ça pour nous le diapo⁵³ ».

51. Entretien avec « Le Pape », Abidjan, 14 février 2010.

52. Pour reprendre la formule d'Achille Mbembe, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*, Paris, Karthala, 1988.

53. Entretien avec « Michel Barnier », Abidjan, 8 février 2010.

Ce travail herméneutique par la comparaison et l'analogie historique nous paraît important pour comprendre l'ambivalence du processus de subjectivation des orateurs patriotiques. Quoique marquées par un rejet virulent des ingérences extérieures, les « écritures africaines de soi »⁵⁴ qu'ils promeuvent sont celles de sujets éminemment globalisés⁵⁵, très au fait de ce qui se passe dans le monde et soucieux d'y tenir leur place⁵⁶. Derrière les vieilles théories du complot colonial, il y a le souci contre-hégémonique de donner un autre sens au monde qui les entoure, d'inscrire celui-ci dans un autre régime de vérité et d'historicité. Cette fonction de « décryptage » est cruciale pour comprendre ce que sont devenus les agoras et parlements de la rue. Car, au fond, les Jeunes patriotes qui ont investi ces espaces se sont octroyé un pouvoir de *dévoilement*, de *révélation* qui, à certains égards, les rapprochent des fonctions prophétiques et exégétiques⁵⁷. Par leur insertion privilégiée dans le dispositif de la galaxie patriotique, ils se posent comme les interprètes autorisés du pouvoir et de ses doubles :

« Vous savez nous en Côte d'Ivoire et dans ce parlement, comme la bible l'a dit, je suis le berger, mes brebis connaissent ma voix. Quand notre président de la République parle, on sait de quoi il parle. S'il s'adresse à nous on le sait; s'il parle à quelqu'un d'autre on le sait. Parce qu'il nous a formé. Il a dit une chose: "Ce que je dis, ce n'est pas ce que vous devez comprendre [...], c'est ce que je n'ai pas dit que vous devez comprendre". Il a tenu un discours ici en Côte d'Ivoire et nous avons passé onze jours en train de décrypter le discours du chef de l'État parce que nous-mêmes nous avons eu des difficultés entre nous. Et on était obligé de siéger pour savoir qu'il ne s'adressait pas aux Ivoiriens. [...] Donc on a passé onze jours. On était obligé de photocopier ce discours et chacun va à la maison, il est couché et il décrypte, jusqu'à ce qu'on se retrouve un dimanche au parlement, dans une salle annexe, dans un maquis, parce que là on va venir parler au peuple et le peuple était très angoissé parce que le discours du chef de l'État n'était pas compris par le peuple. [...] C'était après [les accords de paix d'] Accra III. J'ai dit qu'on se fatiguait pour rien. Le discours du chef de l'État ne s'adresse pas à nous. Regarde ce qu'il a dit. Il dit: "Chers amis de la Côte d'Ivoire, mes chers compatriotes...", donc c'est à la communauté internationale qu'il s'adressait et pas à nous. [...] On venait enfin de décrypter le message du président [...]. Pour les initiés que nous sommes, nous avons déjà compris⁵⁸ ».

54. A. Mbembe, « À propos des écritures africaines de soi », art. cit.

55. Voir J.-F. Bayart, *Global Subjects, A Political Critique of Globalization*, Cambridge, Polity Press, 2007.

56. Sur ce sujet, voir J. Ferguson, *Global Shadows. Africa in the Neoliberal World Order*, Durham/Londres, Duke University Press, 2006.

57. Cela n'est pas anodin dans un pays marqué par une longue histoire de prophétismes. Voir J.-P. Dozon, *La Cause des prophètes. Religion et politique en Afrique*, Paris, Le Seuil, 1995.

58. Entretien avec « Jack Bauer », Abidjan, 8 février 2010.

Cette problématique de la *révélation* par des « initiés » est une dimension centrale du dispositif de gouvernementalité patriotique. La grande geste de l'émancipation nationaliste s'énonce souvent dans les agoras sous les atours d'une délivrance religieuse. Une « délivrance » qui mixe étroitement les registres de la foi « born again » et de l'idéologie révolutionnaire dans laquelle ont baigné nombre de ces militants du FPI et de la Fesci qui animent les agoras⁵⁹. Nos enquêtes montrent en effet que la subjectivation politique de nombre de Jeunes patriotes va de pair avec un engagement moral et religieux. Les pasteurs pentecôtistes en particulier tiennent une place non négligeable dans les agoras : ils occupent certains créneaux réservés aux « affaires mystiques ». Mais, plus généralement, on constate que les harangues des orateurs patriotiques sont marquées par le vocabulaire et les références des Églises du Réveil : il y a une circulation des schèmes d'interprétation et des figures symboliques entre les uns et les autres. Une part importante d'interventions dans les parlements de la rue est consacrée à l'interprétation du « volet religieux de la crise ». Et cette interprétation doit, comme on l'a montré ailleurs⁶⁰, contribuer au dévoilement du sens « véritable » de la crise ivoirienne et mener la nation à reconnaître dans la lutte contre la rébellion le signe de son élection divine. Cette herméneutique religieuse du conflit s'énonce à travers un lexique spécifique – vite devenu hégémonique dans les parlements de la rue – où les insurgés nordistes sont dépeints non seulement comme des « terroristes » au service de la France, mais aussi sous les traits du « démon », comme des « sorciers » envoyés par des forces extérieures maléfiques pour « manger » le corps souverain et piller les ressources nationales. La résistance des Jeunes patriotes est alors présentée comme une « guerre contre la sorcellerie », une épreuve divine destinée à libérer le peuple ivoirien – voire « la race noire africaine » dans son ensemble, comme nous l'affirmait un certain pasteur familial des agoras – de ses maléfices, à le mener vers une véritable délivrance, sur Terre et dans l'Au-delà. Cette lecture sotériologique et, à bien des égards, eschatologique de la crise ivoirienne a été popularisée par les pasteurs dans les agoras, reprise *ad nauseam* par des orateurs souvent versés dans ces « choses mystiques » et très largement diffusée dans le public – y compris par des publications et des supports audio ou vidéo vendus sur les étals des marchés patriotiques. Cela a donné naissance à un régime discursif englobant et totalisant, producteur de « vérités » au pouvoir performatif redoutable dans cette grande bataille multiforme engagée contre l'Autre, fût-il l'assaillant

59. Voir A. Mary, « Prophètes pasteurs. La politique de la délivrance en Côte d'Ivoire », *Politique africaine*, n° 87, octobre 2002, p. 69-94.

60. A. Cutolo, « Il lavoro del discorso... », art. cit. ; A. Cutolo, « Regimi di verita... », art. cit.

étranger, l'exploiteur impérialiste, le prédateur colonialiste ou le simple voisin du quartier. Ces vérités ont été construites autour d'interprétations orientées où des événements apparemment éloignés et non reliés sont assemblés pour former une structure de sens au sein de laquelle les signes de Dieu doivent être reconnus, pour bâtir une destinée nationale que seule la pleine compréhension des signes annonciateurs pourra faire advenir. Par-delà leurs banales tâches de mobilisation populaire, c'est au fond à cette mission hautement exégétique et performative que se livraient les bonimenteurs patriotiques de la Sorbonne ou du Tout Puissant Congrès d'Abobo.

LA FABRIQUE DES ORATEURS

À l'écoute de ces orateurs de la rue, on comprend ainsi que le conflit de Côte d'Ivoire fut aussi une guerre morale. Mais aborder les pratiques oratoires des Jeunes patriotes sous l'angle des processus de subjectivation suppose de ne pas s'en tenir à l'ordre du discours, fût-il de vérité. Il convient aussi et surtout d'analyser comment ce discours s'articule à un *dispositif* qui, dans une large mesure, façonne les orateurs en tant que sujets moraux et politiques. Par la professionnalisation croissante des compétences oratoires, ce discours produit des techniques de gouvernement de soi et des autres qui s'apparentent à une véritable gouvernamentalité.

Au fil du temps, en effet, la fonction d'orateur de la rue s'est instituée en corporation. Cette dynamique de professionnalisation des orateurs a constitué un cadre propice à leur expression, mais elle a aussi fourni l'occasion à des leaders nationaux d'accroître leur contrôle sur eux par l'entremise des structures « parlementaires ». Tous les conférenciers des agoras et parlements de Côte d'Ivoire, en effet, étaient censément affiliés à une « fédération d'orateurs » appartenant à la « galaxie patriotique ». Or, être membre d'une fédération signifie, pour un orateur, être pris dans un réseau serré de relations de dépendance et dans un circuit d'événements organisés. Cela permet de s'insérer dans une hiérarchie et d'envisager, en son sein, une mobilité sociale ascendante, depuis les petites fonctions de président de parlement jusqu'aux fonctions de « gouverneur » de fédération, en passant par de nombreux autres statuts reconnus au sein de la « galaxie patriotique », dont la prestigieuse position de « professeur titulaire », disposant d'une « chaire » à la Sorbonne du Plateau. C'est une perspective importante pour comprendre la motivation des orateurs à s'engager dans ces structures. Mais cela a aussi son revers : ils doivent se soumettre à une discipline assez stricte, suivre les ordres du président de fédération, assister aux réunions politiques, se soumettre à un contrôle de

l'information et des modes de communication... Les rapports hiérarchiques qui s'instituent dans ces organes patriotiques sont d'autant plus importants qu'ils se doublent de rapports interpersonnels de patronage extrêmement puissants, liés notamment à d'anciennes accointances militantes au sein de la Fesci où chaque « général » de section avait ses fidèles « bons petits ». Ce sont ces relations à la fois « institutionnelles » et personnelles qui permettent à l'orateur d'être appelé à parler dans une agora et d'être rémunéré pour cela. Mais plus que cela, l'orateur dépend aussi de ces relations pour accéder à la « véritable » information et aux « vérités » cachées au commun des mortels.

L'insertion dans ce réseau et la reconnaissance croisée au sein de celui-ci permettent aux orateurs de se prévaloir d'un savoir politique ésotérique qui, en retour, légitime leur capacité à donner en public les « interprétations correctes » de tel ou tel événement ou à révéler les intentions réelles de tel ou tel acteur, notamment celles du président Gbagbo dont ils sont les exécutés privilégiés. Le fameux slogan « *C'est ça qui est la vérité* » qui ponctue chacun de leur discours, n'est pas la simple énonciation d'un savoir individuel ou d'une compétence oratoire aussi brillante fût-elle ; c'est aussi et surtout le produit d'un *dispositif* collectif qui rend possible et accrédite un certain régime de vérité. Il convient toutefois d'insister sur le fait que ce dispositif ne doit pas s'entendre comme une simple contrainte unilatérale, venue d'en haut. Les stratégies élaborées au sommet de l'État ont évidemment été déterminantes dans la constitution de ce formidable système de contrôle de la rue. Mais si les instances de la « galaxie » ont pu exercer une telle influence, y compris sur les Jeunes patriotes eux-mêmes, c'est qu'elles se sont aussi appuyées, « par le bas », sur les pratiques d'une multitude d'acteurs en quête de citoyenneté et en compétition permanente pour la reconnaissance sociale. Pour reprendre les termes de Foucault, « la solidité et la souplesse du dispositif » a tenu au fait que « des stratégies différentes venaient s'opposer, se composer, se superposer et produire des effets permanents et solides qu'on pourrait parfaitement comprendre dans leur rationalité même, bien qu'il ne soient pas conformes à la programmation première »⁶¹.

Les agoras fonctionnent ainsi comme des contextes où un différentiel de connaissance est mis en évidence, mis en scène en relation avec d'évidentes positions de pouvoir. Mais c'est aussi un lieu où des « spécialistes », les orateurs, sont façonnés par tout un ensemble de techniques du corps et de techniques de soi. De 2004 à 2011, l'art de la parole patriotique est devenu une profession. Les techniques et performances oratoires se sont alors progressivement affinées. L'apprentissage est graduel. Le processus de « fabrique »

61. M. Foucault, *Dits et Écrits*, Tome IV, *op. cit.*, p. 28.

des orateurs passe en premier lieu par la fréquentation assidue des agoras, par l'implication des jeunes aspirants dans l'organisation matérielle du parlement. Le président peut, en retour, gratifier leurs services par une petite somme ou, pour les plus prometteurs, par l'octroi d'une tranche de 15 à 30 minutes de prise de parole, souvent dans les moments creux de la journée, voire, si le talent se confirme, par une intégration en bonne et due forme dans la fédération des orateurs.

Les présidents de fédération, de leur côté, ont commencé à recruter de jeunes orateurs pour élargir leur base et asseoir leur statut – et les revenus allant avec. Cela les a conduits à développer des techniques visant à promouvoir les capacités oratoires de leurs recrues tout en les contrôlant. Comme le « gouverneur » Zaouli nous le disait : « Personne ne naît orateur »⁶². Vu le nombre de candidats, l'expérience militante ou l'inclination personnelle à parler en public est nécessaire mais pas suffisante pour être admis dans une fédération. La figure de l'orateur, ajoutait « le gouverneur » « doit être façonnée sur la base d'un matériau prometteur qu'un bon dirigeant doit savoir reconnaître »⁶³. Cette reconnaissance s'effectue dans un contexte bien spécifique, celui des agoras des quartiers populaires où les apprentis orateurs font en général leurs « classes ». Avant les conférences de fin d'après-midi, animées par des figures bien connues de la galaxie patriotique, les jeunes orateurs locaux sont ainsi autorisés à prendre la parole en public. Ce sont d'ailleurs les rares occasions où ces parlements de la rue fonctionnent comme des espaces de discussion et d'échange avec l'auditoire. C'est là, face au public, qu'un jeune pourra tester ses capacités oratoires, faire preuve de son talent rhétorique et – selon le mot de Zaouli – de sa véritable « force ». Dans un échange contradictoire avec un autre orateur ou bien en défendant ses propres idées, il devra faire la preuve de son art de l'argumentation. Une fois reconnus ses talents oratoires, il pourra alors accéder aux sessions de la fin de journée réservées aux orateurs « professionnels » issus des fédérations. Le façonnage des orateurs s'effectue aussi à la Sorbonne, sous le regard des anciens et des « professeurs titulaires ». Salaam, un des fondateurs du lieu, le raconte ainsi :

« On devient professeur titulaire par deux procédés : le premier, il faut être historique, c'est-à-dire contemporain à la création des structures. C'est-à-dire quand on maintient les structures soudées, vous êtes un membre actif, on a tous validé : des professeurs étaient connus. Deuxième volet : vous pouvez venir après mais c'est la qualité de votre discours, si le peuple le valide. Parce qu'on vous dit de faire un test à des horaires, on peut vous mettre à 10 heures où il n'y a pas assez d'affluence. Si le public accroche, on vous envoie

62. Entretien avec Théophile Zaouli, dit le « gouverneur », Abidjan, le 14 juillet 2007.

63. *Ibid.*

vers 11 heures ; si le public approuve votre manière de faire, on vous programme pour 13 heures où il y a la grande foule. Si votre discours a pu aller à son terme et que vous recevez les félicitations du public, le bureau se réunit pour valider le professeur parce que, face au public, il a pu parler. Sinon on peut vous programmer à 13 heures et dès que le public vous écoute, si le public se disperse, c'est que votre test a échoué parce que la qualité de votre cours ne maintient pas le public [...]. C'est pas un test unique, c'est plusieurs fois et vous pouvez faire six mois sans que vous ne soyez titulaire et un jour le bureau se réunit et dit que ce professeur a convaincu le peuple, que c'est un mobilisateur et on l'intègre comme professeur titulaire⁶⁴».

Comme le confirme « Le Pape », le contrôle du discours des apprentis orateurs est assez strict :

« Quand un orateur qui n'est pas de la Sorbonne vient, nous l'auditionnons en fonction du thème qu'il va développer. Si c'est de la politique, il nous donne un peu les grandes lignes. Parce que, dès qu'il commence, si nous sentons du faux dans ses dits, je prends le micro en disant à l'auditoire, que cette information n'est pas de la Sorbonne. Mais il est le seul habilité à donner cette information et à l'assumer. Au cas où il insiste, nous le laissons développer. Et c'est comme ça. [...] Lorsqu'il y a quelque chose qui n'est pas vérifié, on ne t'interrompt pas. Mais après, le bureau se réunit, et ce que tu as dit c'est pas comme ça. Parce que ça va de l'image, de la crédibilité de l'espace. Une fois que tu donnes une fausse information, on dira que c'est tout le bureau qui est pour⁶⁵ ».

Après les accords de paix de Ouagadougou, alors que le vigilantisme des agoras déclinait, les fédérations ont fait évoluer les activités de formation des orateurs. Ainsi, des concours d'éloquence ont été mis sur pied sous le haut parrainage de la Première dame, Simone Ehivet Gbagbo, mettant aux prises de jeunes orateurs qui devaient s'affronter sur la base d'un thème commun. En 2007, par exemple, les candidats étaient appelés à discourir autour de la fameuse phrase du général de Gaulle sur « Ce machin qu'on appelle l'ONU ». Ironie de l'histoire, le vainqueur de ces débats, violemment anti-français, fut un jeune militant surnommé « Jean Jaurès » ! Outre un voyage en Afrique du Sud où il put visiter le Soweto des *comrades*, cette victoire permit au jeune « Jaurès » de se faire connaître de la hiérarchie du mouvement patriotique et d'être recruté, dans les mois qui suivirent, comme orateur régulier pour divers événements institutionnels.

Durant leurs premières performances, les jeunes orateurs cherchent à développer leur propre style oratoire et à se construire un « personnage de scène ». Ce personnage sera ensuite reconnu par le public pour ses manières

64. Entretien avec « Salaam », Abidjan, 12 février 2010.

65. Entretien avec « Le Pape », Abidjan, 13 février 2010.

de parler, son art de l'argumentation, l'utilisation de certaines métaphores, son maniement de l'ironie subtile ou au contraire de la véhémence verbale. La façon dont les orateurs tiennent en main le microphone, leur gestuelle et leur expression corporelle, la manière qu'ils ont de se mouvoir dans l'arène et d'interagir avec le public, sont partie intégrante de leurs personnages. Chaque orateur a ainsi un « nom de scène » par lequel il est connu du public : « Thabo Mbeki », « N'Guessan le savant », « Professeur Tanoh », « Salaam », « Mystic », « Jack Bauer » ou « Michel Barnier » sont quelques-uns de ces pseudonymes chargés de sens. Cette construction de soi en tant qu'orateur est une dimension importante du processus de subjectivation patriotique évoqué plus haut. Elle repose, on le voit, sur tout un ensemble de techniques oratoires et du corps qui sont autant de techniques de soi. Mais ce n'est pas tout. Par delà le périmètre des agoras, les jeunes orateurs sont également tenus de se soumettre à une discipline intellectuelle et physique qui participe aussi très fortement à « leur constitution comme "sujets" au deux sens du mot » pour reprendre à nouveau la formule de Foucault.

L'emploi du temps journalier de « Théophile » (pseudonyme), un des jeunes orateurs du parlement de Yopougon Sideci, en témoigne⁶⁶. Durant toutes ces « années de lutte », « Théophile » avait pris l'habitude de se réveiller tous les jours à cinq heures du matin. En tant qu'orateur « spécialiste en économie », il devait se lever tôt pour écouter toutes les informations à la radio. Cela commençait par une écoute attentive de *RFI*, la chaîne française tant honnie, suivie par le journal de la *BBC* et celui de *Voice of America*. Trois sources cruciales, selon lui, pour saisir la tendance internationale du moment quant au conflit ivoirien. Après cela, « Théophile » s'astreignait à écouter les nouvelles sur *Onuci-FM*, la radio de la mission onusienne en Côte d'Ivoire, terminant cette première séquence par le journal de la radio nationale à 6 h 30. L'étape suivante consistait en une mise à plat des notes prises durant cette revue de presse, l'objectif étant de travailler sur les diverses interprétations des événements du jour. C'était un conseil de son président de fédération : saisir « comment les faits sont présentés » par chaque radio, analyser les différences et les référer aux prises de position des divers acteurs, dont la France, les États-Unis, l'ONU. Cette démarche critique constituait un détour nécessaire pour se forger sa propre opinion sur la situation nationale et internationale. Après cette phase de maturation personnelle, le jeune orateur téléphonait généralement à son « responsable politique » – le président de sa fédération – qui le conseillait sur la manière de présenter son discours au public. Ainsi

66. Entretiens et notes d'observation ethnographique, Abidjan, 28 juin 2007, 14 février 2010 et 25 octobre 2011.

cadre, il pouvait alors faire les choses à sa façon, de « manière manuelle ». Cette « manière manuelle » renvoie bien sûr à la capacité de chaque orateur d'improviser sur une trame partagée, mais aussi à la langue utilisée : le « français d'Abidjan », mâtiné de nouchi⁶⁷, cet argot franco-dioula des ghettos devenu la langue dominante de la jeunesse, et nourri de nombreuses références propres au milieu patriotique et au vocabulaire militant de la Fesci. On note d'ailleurs, au passage, que par leur art consommé du parler populaire, les orateurs n'étaient pas seulement des traducteurs des mots d'ordre du pouvoir ; ils avaient aussi une fonction de passeurs entre les mondes. Enfin, après les appels téléphoniques aux « responsables politiques », les jeunes orateurs comme « Théophile » devaient accomplir une ultime tâche préparatoire à leur performance du soir : la visite quotidienne à la Sorbonne du Plateau. C'est là, à la source historique des parlements de la rue, que ces « professionnels » de la parole patriotique venaient « pour s'abreuver » de nouvelles fraîches et surtout qu'ils venaient acquérir la « compréhension profonde » des événements qui distingue les « spécialistes » des gens ordinaires. « C'est à la Sorbonne, nous confiait un jeune président d'agora, que chaque matin, nous faisons notre sorcellerie »⁶⁸, autrement dit que les interprétations sont négociées et les stratégies de communication établies. Notons d'ailleurs que cette « sorcellerie » matutinale n'avait pas qu'une vertu « herméneutique » : aller à la Sorbonne, c'était aussi l'occasion, pour les orateurs, de négocier avec les présidents des agoras de quartier les arrangements financiers et logistiques de leur intervention du soir à Yopougon, Attécoubé, Abobo ou Williamsville.

Ce parcours quotidien des orateurs donne une indication précieuse sur les rapports du dispositif patriotique à l'espace de la ville. Le maillage territorial évoqué plus haut n'est pas statique ; il est traversé de flux et de reflux. Partant de la Sorbonne, la parole nationaliste se diffuse dans les quartiers populaires de la capitale économique selon un rythme quotidien : au mouvement centripète de réunions du matin, succède dans l'après-midi un mouvement centrifuge de diffusion la parole. Ce double mouvement est congruent, faut-il le souligner, avec la circulation des citoyens qui viennent à l'aube travailler au centre ville et repartent dans les faubourgs la nuit venue. Suivre ce mouvement pendulaire dans les agoras de quartier est instructif : on observe alors une certaine similarité dans les thématiques ; on y entend des discours qui s'étaient tenus plus tôt à la Sorbonne ; on aperçoit les mêmes brochures circulant de main en main parmi l'auditoire. Surtout, on retrouve les mêmes

67. Voir J. Kouadio, « Le nouchi et les rapports dioula-français », in S. Lafage et A. Queffélec (dir.), *Des inventaires lexicaux du français en Afrique à la sociologie urbaine. Hommage à Suzanne Lafage, Le français en Afrique*, n° 21, 2006, p. 177-191.

68. Entretien, Abidjan, 4 juillet 2007.

orateurs qui avaient pu tenir le micro à l'heure du déjeuner à la Sorbonne et que l'on verra encore un peu plus tard sur les tréteaux du Tout puissant congrès d'Abobo ou sous le grand arbre du parlement Inch'Allah de Koumassi, selon les arrangements qu'ils auront pu passer avec lesdites agoras.

Il convient, selon nous, de saisir en un même regard ces divers phénomènes : l'irradiation rythmique de la parole patriotique dans la ville via ses messagers ; le contrôle exercé par les fédérations sur les orateurs ; les conditions requises pour accéder à la parole ; les formes d'autorité et de patronage exercées par les « bureaux exécutifs » de la Sorbonne et des autres parlements des faubourgs ; les relations de dépendance liant les membres des agoras à ces « bureaux ». Pris dans son ensemble, tout cela se donne à voir un réseau complexe d'institutions, de statuts, de relations, de savoirs, de techniques et de discours, bref un *dispositif* produisant son propre « régime » et sa propre « politique générale de la vérité »⁶⁹. Cet appareil implique par conséquent des disciplines, des gestes, des *hexis* corporelles qui concourent à une forme de subjectivation particulière, partagée par une fraction militante de ces espaces de débat. Cette fraction active et militante a trouvé dans le discours patriotique un moyen de se reconnaître (tout autant que de se faire reconnaître) comme citoyens de la nation ivoirienne, de se construire en tant que sujets de leur propre histoire et d'un futur qu'ils conçoivent comme une délivrance de nature quasi-religieuse. Par leurs capacités rhétoriques et leurs techniques de soi, les orateurs se posent ainsi en prophètes séculiers de la nation ivoirienne, bâtisseurs d'une nouvelle communauté imaginée qui se forge dans le creuset d'un régime de vérité spécifique. Mais ce double processus de subjectivation et d'émancipation ne doit pas tromper : leurs désirs de reconnaissance et d'ascension sociale par la parole sont subordonnés à un puissant dispositif hiérarchique d'ordonnement des rapports entre « petits » et « grands » de la « galaxie patriotique ». En bref, la subjectivation patriotique de ces jeunes qui se « lèvent en hommes » par la prise de parole est simultanément un assujettissement aux règles normatives et pragmatiques d'un dispositif de pouvoir qui fonctionne très largement sur le mode du patronage.

Juillet 2012. Dans une cour au sein d'un village lagunaire à une quarantaine de kilomètres d'Abidjan, trois jeunes « hommes de Dieu » – en réalité, trois pasteurs-prophètes du mouvement patriotique – sont réunis avec un ex-président de parlement, un orateur de renom et d'autres camarades

69. Autrement dit, un dispositif qui permet « de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres ; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité ; le statut de ceux qui ont la charge de dire le vrai. » : M. Foucault, *Dits et écrits*, Tome III, *op. cit.*, p. 158.

de la jeunesse patriotique et du FPI. Ils vivent depuis des mois dans ce village, ne pouvant plus résider dans leurs domiciles abidjanais de peur d'être arrêtés par les nouvelles forces de sécurité. Un des membres vient de sortir de la MACA, la principale prison d'Abidjan, accusé d'avoir voulu préparer un « coup ». Les autres sont là depuis la « bataille d'Abidjan » et la défaite du camp gbagbiste en avril 2011. Ils vont en ville une ou deux fois par semaine, effectuer quelques démarches ou pour travailler, mais aucun d'eux ne circule plus dans son quartier ou il était « connu par tout le monde ». L'ethnographe est venu les visiter ce dimanche avec un ami orateur. Ce dernier, récemment arrêté et relâché par les FRCI⁷⁰, continue aujourd'hui d'exercer, dans un autre contexte, ses talents oratoires qui l'avaient rendu célèbre dans les agoras en tant qu'« analyste politique ». Un art oratoire centré sur sa capacité de « discerner » les « vérités » qui se cachent derrière les événements. Aujourd'hui, cette habileté interprétative, cette capacité de donner un sens au politique en le reliant à la grande narration patriotique, est utilisée pour gouverner les âmes des patriotes qui se cachent, éparpillés dans la nature ou simplement repliés sur leur vie privée. Cet orateur continue d'être soutenu par des « cadres » et des « directeurs d'entreprise » (sic) qui l'appellent au téléphone chaque jour pour écouter ses explications de l'évolution politique. Mais son pouvoir herméneutique a changé. Étant donné le très mince espace d'action et de présence publique auquel les patriotes sont réduits, leur narration se concentre plus que jamais sur l'exégèse des signes qu'on peut déceler dans la réalité du moment. Il en va ainsi du voyage en France du nouveau président de l'Assemblée nationale, Guillaume Soro :

« Le problème c'est que Soro là, c'est que pour savoir *pourquoi* il est allé en France, il faut d'abord chercher à savoir *comment* il est parti en France. Soro il était retranché à Bouaké. C'est là-bas que Soro se retrouve. Maintenant Soro s'est barricadé parce que non seulement il ne veut pas aller à la CPI, mais il est menacé par les pro-Ouattara. Il est dans son camp. Maintenant, le Premier ministre de Ouattara il a chassé tous les hommes de Soro de la primature, donc c'est une guerre qui est déclarée entre les deux camps. [...] Deuxième question : pourquoi il passe par le Burkina Faso ? Troisième question : si Soro il ne passe pas par Abidjan et il passe par le Burkina Faso, c'est à quel titre qu'il se rend en France ?⁷¹ »

Les réponses à ces questions esquissaient une interprétation complexe et tortueuse de la situation qui, en bref, ouvrait sur les difficultés de la Cour

70. Forces républicaines de Côte d'Ivoire, la nouvelle armée issue principalement de la rébellion des Forces nouvelles. Voir M. Fofana, « Des Forces nouvelles aux Forces républicaines de Côte d'Ivoire. Comment une rébellion devient républicaine », *Politique africaine*, n° 122, juin 2011, p. 161-178.

71. Enregistrement, village près d'Abidjan, 12 juillet 2012.

pénale internationale de la Haye à juger Laurent Gbagbo sans toucher à Guillaume Soro. Et l'homélie patriotique de prédire, au final, le retour de l'ex-président dans un nouveau contexte, purifié par le départ d'Alassane Ouattara et la restitution du pouvoir aux vrais acteurs politiques «ivoiriens». Le petit groupe des patriotes «exilés» écoutait cette parole avec attention, sachant gré à l'orateur de maintenir leur contact avec leurs homologues et avec la hiérarchie du FPI. Un an après la chute de leur mentor, le travail de gouvernement des âmes des patriotes en déroute s'effectue ainsi, dans une clandestinité relative, par d'anciens orateurs et des «pasteurs-prophètes» qui vont de village en village, de groupe en groupe, pour «soutenir les gens» dans ce moment difficile. Loin des scènes publiques de la Sorbonne ou du Tout puissant congrès d'Abobo, leur parole se déploie désormais sur une échelle plus réduite, souvent privée, et dans l'espace privilégié des Églises du Réveil où continue de prospérer un discours patriotique de la délivrance appelant au retour sur la terre promise du «Christ de Mama» (surnom de Gbagbo). En témoigne la prière de clôture de cette journée de retrouvailles patriotiques, destinée à garantir le retour de l'orateur, de l'ethnographe et des patriotes à Abidjan dans la soirée :

«Seigneur notre Dieu, nous te rendons grâce, nous te disons merci pour ce jour que tu as déjà béni [...]. Tu nous as bénis ce matin en permettant que tous tes enfants se déplacent pour venir à X. Seigneur, c'est la Côte d'Ivoire que tu aimes [...] dans ta puissance tu n'a pas abandonné les Ivoiriens. [...] Nous voulons retourner à Abidjan, nous voulons retourner là où nous nous sommes quittés, nous voulons, Seigneur, te servir dans ce pays où tu as permis que nous soyons les descendants de nos ancêtres. Nous croyons que, après ce passage, Seigneur, ils seront témoins de ton miracle. Garde-les, permet qu'ils continuent leur route [...]. Nous croyons que tu permettras d'autres occasions, car tu es le commencement et tu es la fin. Merci parce que Laurent Gbagbo viendra selon que tu l'a prophétisé de par tes serviteurs, afin que nous puissions, Seigneur, servir ce pays selon la vision que tu nous as donnée, au nom de Jésus. Amen⁷²».

À l'heure où nous concluons cet article, dans le contexte de blocage du processus dit de «réconciliation nationale» et de regain de violences⁷³, il est sans doute trop tôt pour se prononcer sur l'avenir des anciens animateurs des

72. *Ibid.*

73. Malgré la mise sur pied d'une Commission nationale pour le dialogue et la réconciliation dirigée par l'ancien Premier ministre Charles Konan Banny, ce processus s'est enlisé pour diverses raisons qu'il serait trop long d'analyser ici. Un an après la chute du régime Gbagbo, la Côte d'Ivoire a connu en 2012, notamment durant l'été, un regain d'attaques commando dans les zones frontalières mais aussi en plein cœur d'Abidjan où le camp militaire d'Agban a subi un assaut tout aussi violent que mystérieux.

agoras patriotiques dans la Côte d'Ivoire « post-conflit ». On constate toutefois une translation de leur activité oratoire dans le cadre des espaces de prière évangélique où le travail herméneutique analysé plus haut semble muter en un nouveau régime de vérité articulé avec la rhétorique de l'espérance biblique du « retour ». Cette capacité de rebond pousse à s'interroger sur le devenir du processus de subjectivation patriotique analysé plus haut alors que le dispositif initial qui le portait a disparu. Dans les années qui viennent, sera-t-il soutenu par un autre dispositif, moins visible mais pas moins puissant, celui des Églises du Réveil ? Dans cette hypothèse, on pourra alors se demander si ce glissement dans les régimes de vérité est susceptible de se muer, à l'avenir, en un nouveau messianisme révolutionnaire potentiellement belliqueux – sur le mode des anciens prophétismes de l'Ouest ivoirien, voire de la Lord Resistance Army en Ouganda. À moins qu'il ne contribue plus banalement – et pacifiquement – à l'intégration politique des ex-Jeunes patriotes sur le mode de la « cité culturelle »⁷⁴ ■

Richard Banégas
Sciences Po-Ceri

Armando Cutolo
Université de Sienne

Abstract

Governing through speech: street parliaments, oratory practices and political subjectivation in Côte d'Ivoire

In the course of Côte d'Ivoire's crisis, an extensive network of street "parliaments" and "agoras" was created by nationalist youth. The article shows how these parliaments worked effectively as an apparatus where, beyond mobilizing citizens, young patriots (jeunes patriotes) asserted themselves as moral and political subjects, using oratory and hermeneutic skills to unveil the "truth" of the Ivorian conflict. Their "professionalization" as orators was linked to a specific form of governmentality, where the uttering of truth was given a fundamental role in governing citizenry and producing subjectivity. The article closes with a brief reflection on the transformations undergone by this governmentality in the post-conflict context, once the "parliamentary" apparatus has been erased.

74. Voir J.-F. Bayart, « La Cité culturelle en Afrique noire », in J.-F. Bayart (dir.), *Religion et modernité politique en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1993, p. 299-310.